

LA PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE. — (Suite.)

XLIII



U se trouve le bureau de poste? reprit Ovide.

— Tout au haut du village, monsieur. Vous aurez plus vite fait de porter votre lettre à la boîte de la gare.

Le Dijonnais se dirigea vers le chemin de fer, qu'il atteignit en quelques minutes et où il mit sa lettre à la poste. Il avait une heure à employer jusqu'à l'arrivée d'Amanda.

La forêt de Fontainebleau, dont la lisière borde le village de Bois-le-Roi, lui offrait un but de promenade intéressant. Ovide s'engagea dans une des allées ombreuses se greffant sur la route, qui suit en cet endroit le tracé du chemin de fer. A peine avait-il fait cinquante pas dans cette allée bordée d'arbres deux fois séculaires, qu'il aperçut un groupe de cinq personnes assises sur l'herbe au pied d'un chêne. Au centre de ce groupe se trouvait un homme, dont les cheveux blancs comme la neige, la peau parcheminée et sillonnée de rides, attestaient le grand âge.

Le vieillard parlait avec lenteur. On l'écoutait avec une religieuse attention. Ovide avançait toujours. Lorsqu'il fut à proximité du groupe, la voix de l'octogénaire frappa distinctement son oreille, il tressaillit et s'arrêta en fixant son regard sur le causeur.

— C'est singulier, se disait-il en s'éloignant, voilà une voix qu'il me semble bien avoir entendue quelque part. Elle était plus jeune, mais le timbre n'a pas changé. Je crois également avoir vu ce visage, mais où? Et l'homme en redingote noire, en cravate blanche, à moins que mes souvenirs ne m'abusent, je le connais aussi.

Et il se mit, mais vainement, à interroger sa mémoire. Laissons-le s'éloigner et demeurons auprès du groupe. C'était maintenant le médecin qui parlait.

— Ainsi, disait-il, en 1861, vous vous êtes embarqué à Londres sur le paquebot le "Lord Maire" en destination de New-York.

— A la fin du mois de septembre, répondit le vieillard, je m'en souviens comme si c'était hier. Je venais d'être mis à la retraite, j'avais soixante ans passés, j'allais rejoindre ma fille. Je suis resté seize ans là-bas, puis la nostalgie du pays m'a pris et je suis revenu à Bois-le-Roi, monsieur, avec ma fille et mes petites-filles, que j'aime plus que tout au monde. Je m'efforce de remplacer leur pauvre père.

— Le hasard amène de singuliers rapprochements, dit le médecin, sans nous en douter nous nous trouvons sur le même navire.

— Sur le "Lord-Maire"?

— Parfaitement, monsieur Bosc, il y avait à bord un grand industriel américain qu'il m'a été donné de connaître ensuite à New-York, James Mortimer, et un Français qui devint plus tard son gendre, monsieur Paul Harmant.

— Oui, oui, nous étions ensemble pendant la tra-

versée, fit l'octogénaire. Ce nom de James Mortimer me le prouve et me rappelle une aventure qui m'est arrivée en route, une tentative de vol.

— Une tentative de vol?

— Dont j'ai failli être victime. J'avais sur moi, dans une sacoche de cuir, une somme importante, mes économies de trente ans, toute ma modeste fortune. Un misérable coupa la courroie et s'empara de la sacoche.

— Elle vous a été rendue, cependant?

— Oui, grâce à un passager qui avait surpris le voleur en flagrant délit.

— Je n'ai pas entendu parler de cette tentative de vol.

— Vous ne pouviez en entendre parler, car, cédant aux instances du passager qui connaissait la famille du voleur, j'ai bien voulu garder le silence.

— Sur ce même paquebot, reprit le médecin, j'ai eu l'occasion de causer avec un Canadien qui m'a fait connaître la chose la plus étrange que j'aie recueillie pendant six années de séjour en Amérique où j'allais faire des études.



Trois wagons étaient complètement démolis. — (Voir page 270 col. 3.)

— Quelle est cette chose?

— Vous devez la connaître, vous qui êtes resté près de vingt ans là-bas.

— Enfin de quoi s'agit-il?

— D'un liquide que les Indiens nomment liqueur bavarde, et qui est à peu près l'équivalent de la liqueur de Java produite par l'infusion du "Pohou upas," mais sans le côté toxique, ou du moins avec ce côté bien amoindri.

— Oui, oui. Je connais, répondit l'ex-agent de la sûreté René Bosc. J'ai entendu parler de cette liqueur, qui fait parler les plus discrets. Mais je suppose que ses effets merveilleux n'ont jamais existé que dans les mélodrames.

— En cela, mon cher Bosc, vous vous trompez.

— Le croyez-vous?

— Je fais plus que le croire. J'en suis sûr.

— Avez-vous donc fait l'expérience?

— A plusieurs reprises, et j'ai toujours obtenu le résultat souhaité.

— Je cesse alors d'être incrédule. Docteur, vous avez dû rapporter d'Amérique de nombreux secrets scientifiques.

— J'ai appris à connaître certaines plantes qui ne sont point admises dans la médecine française, et qui jouissent cependant de propriétés incontestables.

— Employez-vous ces plantes?

— Chaque fois que j'en trouve l'occasion, et cela me réussit toujours.

— Êtes-vous pour longtemps dans le pays?

— Pour quelques jours seulement. Je suis venu voir ma sœur souffrante, et je profite de mon séjour ici en me reposant le plus possible. Un de mes confrères a bien voulu se charger de visiter ma clientèle.

— Eh! bien, tout le temps que vous resterez à Bois-le-Roi, voyons-nous chaque jour, je vous en prie. Nous parlerons de cette belle Amérique que j'aime, mais où je n'aurais pas voulu mourir.

— Cher monsieur Bosc, je vous le promets.

Les deux jeunes filles venaient de se lever, ainsi que leur mère.

— Grand-père, fit l'aînée, je crois qu'il est l'heure de rentrer chez nous, le moment du dîner s'approche.

— Et, ajouta le médecin, la fraîcheur du soir, dans les bois, est mauvaise pour vous. Regagnez donc votre logis, je vous le conseille.

— Eh bien! docteur, donnez-moi un coup de main, s'il vous plaît. Je ne suis plus lesté comme autrefois.

Le médecin aida l'octogénaire à se relever et lui offrit son bras. René Bosc l'accepta, et les cinq personnages prirent le chemin de Bois-le-Roi. L'ex-agent de la sûreté habitait une petite maison à l'entrée du village, sur les bords de la Seine. A la porte de cette maison le docteur remit l'octogénaire aux soins de sa fille et de ses petites-filles et se retira. Il suivit le chemin qui côtoie la Seine et passa devant l'auberge du "Rendez-vous des chasseurs" L'hôtesse était sur le seuil. Elle salua le médecin et lui demanda:

— Comment va madame votre sœur?

— Beaucoup mieux, ma chère dame. Elle est presque remise.

— Alors vous allez bientôt nous quitter?

— Dans quelques jours, j'irai reprendre mes travaux.

Le docteur s'inclina et poursuivit sa route. Ovide était revenu sur ses pas, car l'heure s'avavançait. Il cherchait toujours, mais en vain, à se rap-

peler en quel endroit il avait vu jadis les deux hommes qui causaient au pied du vieux chêne.

Au moment où au retour de la promenade le Dijonnais repassa au même endroit, ils ne s'y trouvaient plus. Un coup de sifflet prolongé lui annonça l'arrivée du train de Paris à Bois-le-Roi. Il marcha plus vite, afin d'aller recevoir mademoiselle Amanda. L'essayeuse de première classe, fort coquettement mise et jolie à ravir. L'arrivante avait une malle assez volumineuse qu'il fallu déposer provisoirement à la consigne.

— Avez-vous trouvé quelque chose de confortable? demanda-t-elle au pseudo-baron de Reiss.

— Vous en jugerez tout à l'heure.

— Le dîner?

— Nous attend.

— Le canot?